

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 21 mars 1885

SOMMAIRE

TEXTES : AUX Lecteurs du *Journal du Dimanche*. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : A Mlle Azélie F..., par Noël Pays. — Chronique, par Maud. — Le thé de famille à Londres, par Gaston Jollivet. — Primes du mois de février : Liste des gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — Le créateur du ciel et de la terre, par Faye. — Le pas de la porte, par E. Charton. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Enigme, anagramme, devinette et rébus. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Par un temps de neige. — Portrait du prince de Battenberg. — Portrait de la princesse Béatrice. — Portrait du fils aîné du prince de Galles. — La mode : Costume en soie et lainage ; Toilette en velours ; Toilette en lainage. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

AUX LECTEURS DU JOURNAL DU DIMANCHE

Le *Journal du Dimanche* ayant cessé de paraître, nous informons tous ses abonnés, qui ont payé d'avance, qu'ils recevront LE MONDE ILLUSTRÉ gratuitement jusqu'à l'expiration de leur abonnement. Ceux qui n'ont pas payé l'année courante, n'auront qu'à nous envoyer la somme de \$2.00 pour recevoir notre journal jusqu'au 31 décembre 1885.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue Saint Gabriel, Montréal.

ENTRE-NOUS

Je trouve une perle dans le dernier numéro du *Journal du Dimanche*, qui vient de mourir, et comme je ne suis pas égoïste, je désire que vous l'admirez avec moi, tout en taisant le nom de l'auteur de cette jolie chose.

Il s'adresse aux Canadiens qui ont quitté le pays pour aller vivre sous un ciel étranger et leur dit :

« Comment vous traite-t-on ? Est-ce comme des hommes ? Non ; on vous mène ainsi que des bêtes de sommes, qu'on attèle au matin et qu'on détèle au soir. C'est l'impôt des sueurs qu'il faut à ces satrapes. On vous côte, aux États, comme de riches grappes qu'on exprime dans le pressoir. »

Comme foud, c'est assez lieu commun, et comme forme vous voyez que ce n'est pas millionnaire, mais qu'allez vous dire quand vous saurez que ce sont des vers !

Je ne plaisante pas, ce sont des vers. Voyez plutôt : *hommes* rime avec *sommes*, *soir* avec *pressoir* et *satrapes* avec *grappes*.

Et dire qu'on appelle la poésie le langage des dieux !

Cette prose rimée me remet en mémoire ces deux vers connus :

Et la conversation se faisant rare,
Il m'offrit un cigare.

Ce n'est pas plus malin que ça de faire des vers, mais je ne voudrais pas dire cependant que cela vaille du Victor Hugo, du Musset ou du Lamartine.

* *

Le gouvernement qui est, dit-on, le père de ses employés, a parfois d'étranges idées. Ainsi, il admet parfaitement qu'on soit malade, et la preuve c'est que, sur un certificat de médecin, l'employé, conserve son salaire qui lui est payé, comme s'il travaillait.

Jusqu'à présent, cela s'était toujours passé ainsi, et comme on avait constaté que le système suivi était bon, un employé supérieur, ami des innovations, s'est mis en tête de changer tout cela.

Dorénavant, tout employé de la douane qui sera malade devra en prévenir le médecin spécial de l'administration, qui le visitera, l'examinera et lui délivrera un certificat contre... deux piastres.

Si c'est un employé surnuméraire, il ne sera pas payé pendant le temps que durera son absence, et comme généralement il ne gagne que une piastre par jour, il s'en suivra qu'il perdra : une piastre parce qu'il est malade, deux piastres par suite de la visite du

médecin, et environ une piastre pour se faire soigner par son médecin à lui. Total : quatre piastres.

Car il faut vous dire que le médecin officiel de cette administration intelligente n'a pas pour mission de soigner le malade, non, son rôle se borne à constater l'incapacité de travailler et non la nature de la maladie.

* *

Je vois la chose d'ici :

La scène se passe dans une chambre richement meublée, comme le sont généralement les maisons de pension. Un lit, une table, une chaise.

Le médecin officiel entre.

Le malade. — Entin, docteur, vous voilà ; j'ai envoyé chercher mon médecin ordinaire, mais j'apprends qu'il est malade lui-même et ne peut venir. J'éprouve de grandes douleurs dans les reins, j'ai la fièvre, j'ai...

Le médecin officiel. — Pardon, je viens constater simplement si vous êtes malade ou non.

Le malade. — Mais, docteur, soignez-moi, de grâce ne me laissez pas mourir comme cela.

Le médecin officiel. — Monsieur, voici votre certificat, donnez-moi deux piastres.

Le malade. — Deux piastres ! mais je n'ai pas un traitre sou en caisse, je suis malade, soign...

Le médecin officiel. — Pas d'argent, pas de certificat. Vous serez renvoyé de l'administration pour absence non motivée. Tant pis pour vous. Adieu.

Le malade. — Par pitié, docteur, prenez ma montre, mon bonnet de fourrure, tout ce que vous voudrez, signez mon certificat et soignez moi...

Le médecin officiel. — Je vous salue. — *Exit.*

Je vous le dis encore, c'est très fort ce nouveau règlement.

* *

La gent dynamitarde est un peu voyageuse de sa nature et beaucoup par force.

Elle avait établi dernièrement son domicile en France, elle y complétait, y délibérait et s'y croyait parfaitement en sûreté sous l'égide du bon M. Grévy. Elle comptait sans son hôte.

Si M. Grévy est le républicain le plus convaincu du monde, il est en même temps l'homme le plus rangé, le plus conservateur de France, et s'il estime que la liberté est le bien le plus précieux, il n'aime pas la licence et déteste le tapage.

Les chevaliers de la dynamite en étaient donc arrivés à un tel degré de confiance, qu'ils tenaient leurs assemblées au grand jour et décidaient publiquement de faire sauter tel ou tel monument, quand un beau matin, les chefs de cette bande furent très surpris de se voir réveiller par un commissaire de police qui les pria, très poliment du reste, de préparer leurs bagages et de s'approprier à faire un voyage.

— Mais, répondirent-ils, nous ne tenons nullement à voyager, la France est un pays charmant, les femmes y sont spirituelles, les hommes y sont affables, et les vins de Bourgogne sont les premiers vins du monde. La vie est douce à Paris, nous y sommes, restons-y.

— Pas de bêtises, mes très chers amis, il s'agit de s'en aller et tout de suite.

C'est ainsi qu'ils ont été conduits à la frontière avec prière de ne plus revenir.

C'est, ma foi, très bien fait.

* *

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui les portraits de la princesse Béatrice, dernière fille de la reine Victoria, et du prince Henry de Battenberg, dont le mariage aura lieu dans quelques jours.

Sa Majesté a mis une condition à ce mariage, c'est que le prince et la princesse demeureront en Angleterre, près d'elle.

Cette demande s'explique parfaitement, et j'y vois une preuve de plus des tristesses de la vie royale. La Souveraine d'un des plus grands pays du monde n'a pas le droit de jouir de la vie de famille comme le peut faire le plus modeste de ses sujets.

Mère de nombreux enfants, la reine est presque toujours seule dans les vastes salles des châteaux de Windsor, Osborne et Balmoral. Ses filles sont mariées à l'étranger, elles ont quitté l'Angleterre pour toujours.

Une seule lui reste, la plus jeune, la plus aimée, la plus douce, la charmante princesse Béatrice qui, simple dans ses goûts et dans ses toilettes, préfère la vie intime aux fêtes brillantes de la cour.

Aussi, est-ce avec joie qu'elle s'est rendue aux vœux de sa mère, qu'elle ne quittera pas.

Le prince de Battenberg est un des dix mille princes de la terre allemande.

* *

A côté de ces deux fiancés, nous donnons le portrait du prince Albert-Victor-Edward, fils aîné du prince de Galles, qui vient d'arriver à sa majorité.

On commence à faire attention à ce jeune homme qui, par sa naissance, peut être appelé un jour à tenir le sceptre des rois d'Angleterre.

Le jeune prince a reçu une éducation toute virile ; depuis sept ans, il a voyagé constamment, il a fait le tour du monde plusieurs fois et connaît les vastes pays sur lesquels il régnera un jour, si le peuple anglais peut sauver sa monarchie de la débâcle prévue que l'on attend depuis nombre d'années.

Il a suivi les cours des universités de Cambridge et d'Heidelberg, et va probablement terminer ses études à Cambridge pendant deux ans.

* *

L'Union Saint-Joseph de Montréal a célébré dignement la fête de son patron, lundi dernier.

Cette société, la plus importante de toutes nos associations nationales, rend des services immenses, et ce qui m'étonne le plus, est de voir que tous les Canadiens-Français n'en fassent pas partie.

Vous redirez-je les bienfaits de cette société de secours mutuels ? Vous les connaissez, vous savez en apprécier certainement les effets, et personne ne songe même à les nier.

Pourquoi donc tout citoyen, qu'il soit Montréalais, Québécois, Trifluvien, etc., etc., n'est-il pas membre de cette association ?

Pourquoi ! Eh, mon Dieu ! c'est parce qu'on n'y pense pas, parce qu'on remet la chose au lendemain, enfin c'est par suite de notre grand défaut, c'est la conséquence de notre insouciance.

Les années arrivent, les cheveux blanchissent, les forces s'affaiblissent, et un jour, en songeant à la femme et aux enfants que l'on va quitter, on regrette de ne pas avoir fait partie de cette grande famille d'amis sincères que l'on nomme société de secours mutuels.

Si j'avais le droit de vous donner un conseil, je vous dirais à tous : présentez-vous, faites-vous recevoir membre de l'Union Saint-Joseph.

Admettons que j'ai ce droit, si vous voulez, et suivez mon avis.

* *

C'est pour moi un véritable plaisir de constater que l'art de l'escrime prend du développement parmi nous. On doit toujours applaudir aux efforts de nos compatriotes pour répandre le goût des armes parmi la jeunesse canadienne.

Le maniement de l'épée ou du sabre a été trop négligé chez nous. On veut faire des soldats, et on fait à des moyens de le devenir. On parle d'envoyer des bataillons dans le Soudan au secours de la vieille Albion ! Mais, sapristi, apprenez à mettre le doigt sur la gachette d'un pistolet et la main sur la poignée d'un sabre !

Heureusement que cette lacune sera bientôt comblée, grâce au dévouement et à l'énergie d'un de nos concitoyens, M. le professeur David Legault, qui a ouvert une académie d'escrime à Montréal.

Encourageons-le.

* *

Tous les yeux sont tournés maintenant du côté d'un petit pays, dont on ne parlait pas hier, et qui tout à coup absorbe l'attention du monde entier, l'Afghanistan. Personne ne s'occupe plus du Nil, et partout on prête l'oreille pour entendre le premier coup de canon.

De quel côté partira-t-il ? d'une pièce russe ou d'une pièce anglaise !

Le Czar de toutes les Russies a envoyé une armée sur Hérat, et de son côté le vice-roi des Indes a donné aux troupes anglaises l'ordre d'avancer.

Pendant que les généraux des deux grandes puissances marchent à la rencontre l'un de l'autre, les diplomates cherchent encore à se duper mutuellement.

Le cabinet de Saint-Petersbourg répond à M. Gladstone, qui se plaint de ce déploiement de forces accumulées sur la frontière afghane :

— Vous avez grand tort de vous tant plaindre ; nos intentions sont très légitimes ; la frontière est infestée de brigands, et notre but est tout simplement de les détruire.